

colorchecker CLASSIC



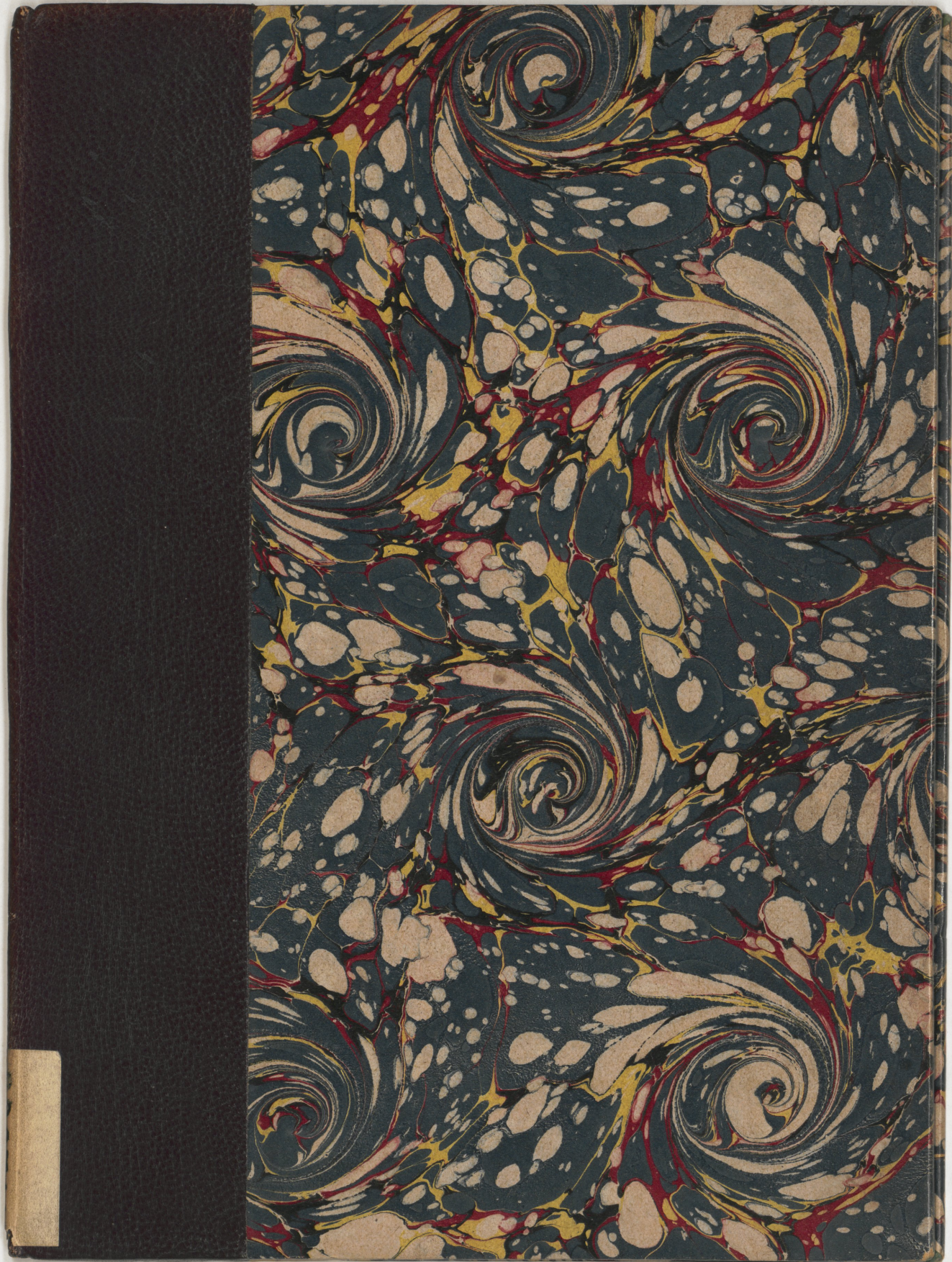
0 cm 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20

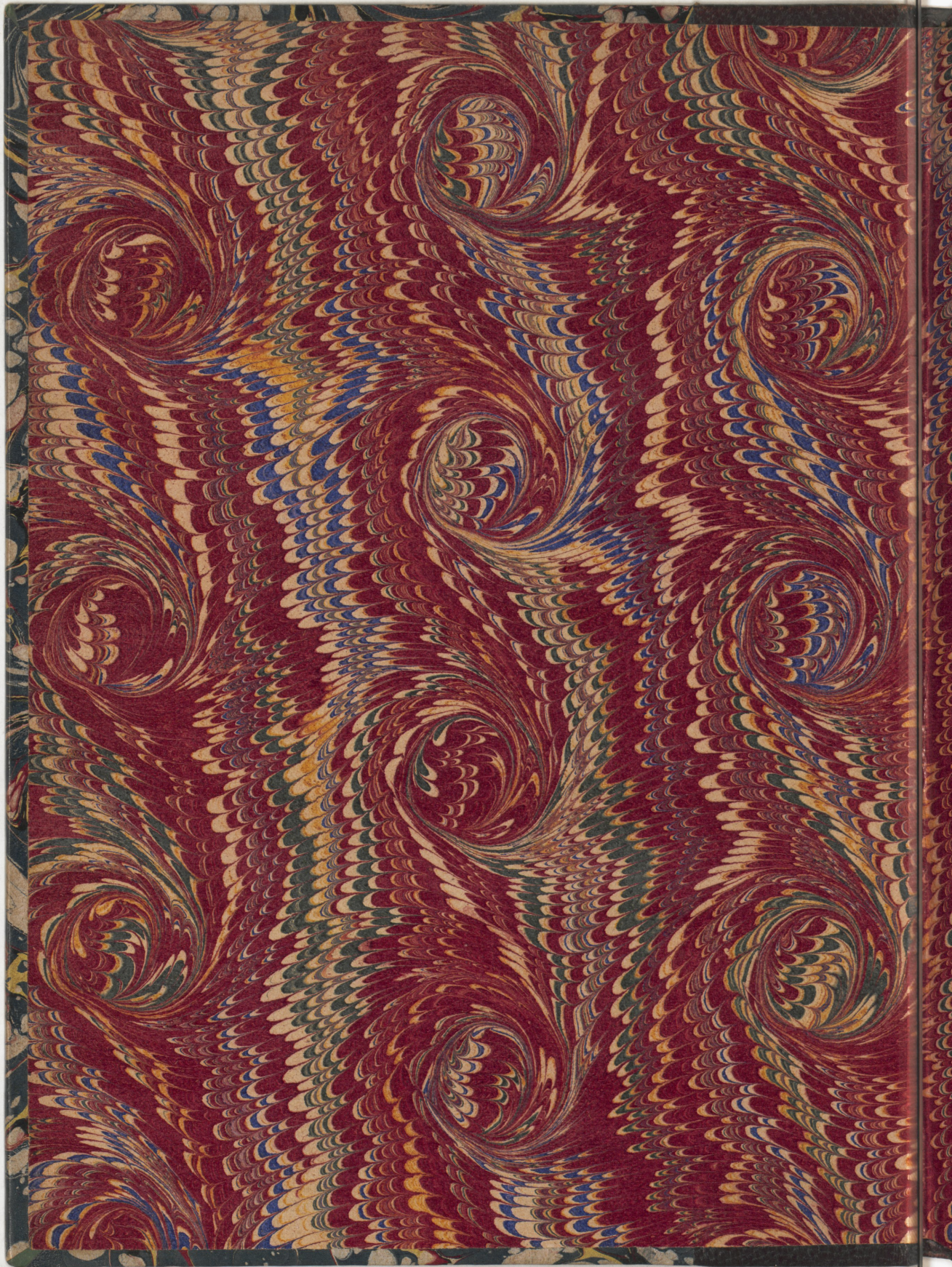
x-rite

mm

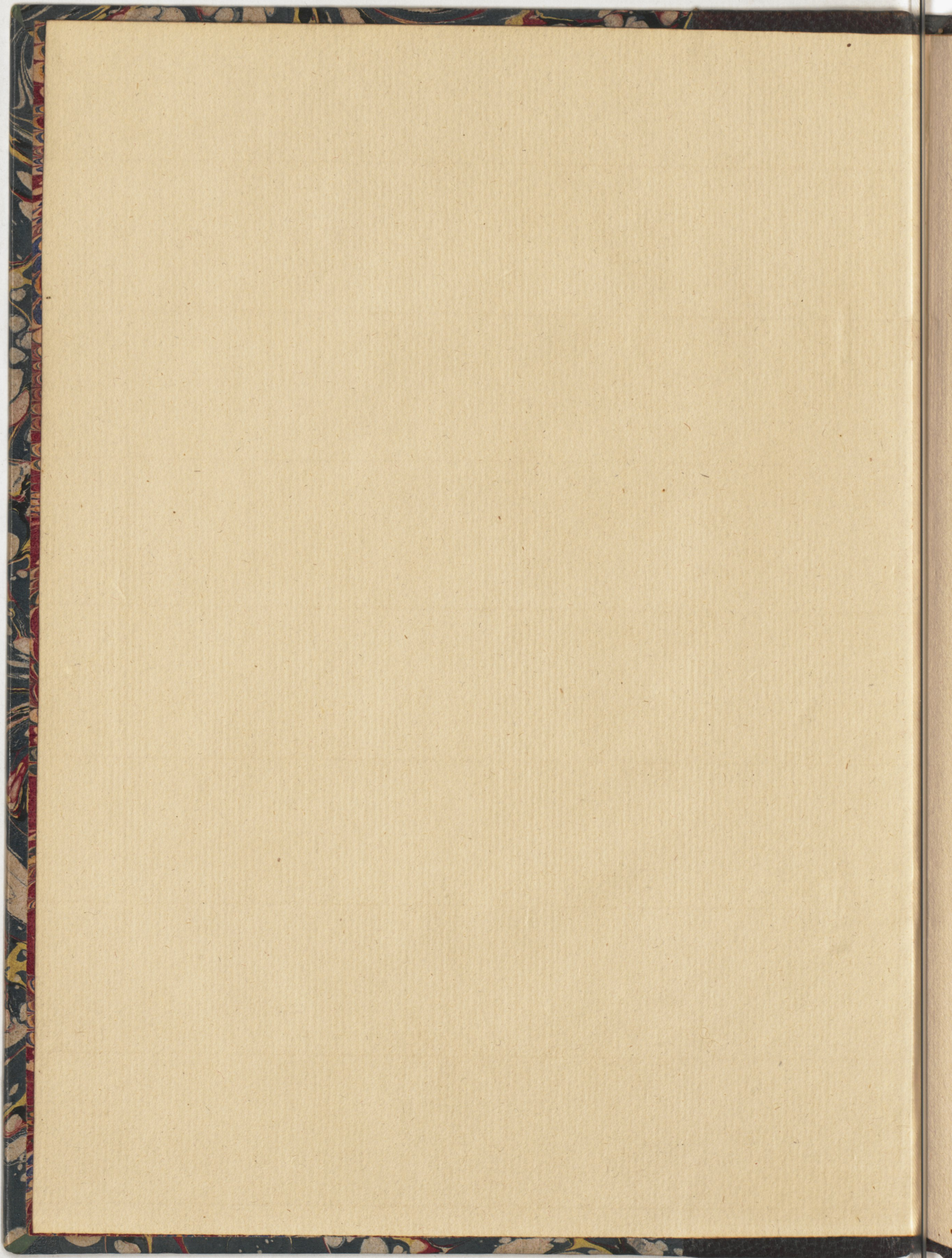
AM. N. G.

LE FRONDEUR. DESINTERRASSE  
1650  
F. G.





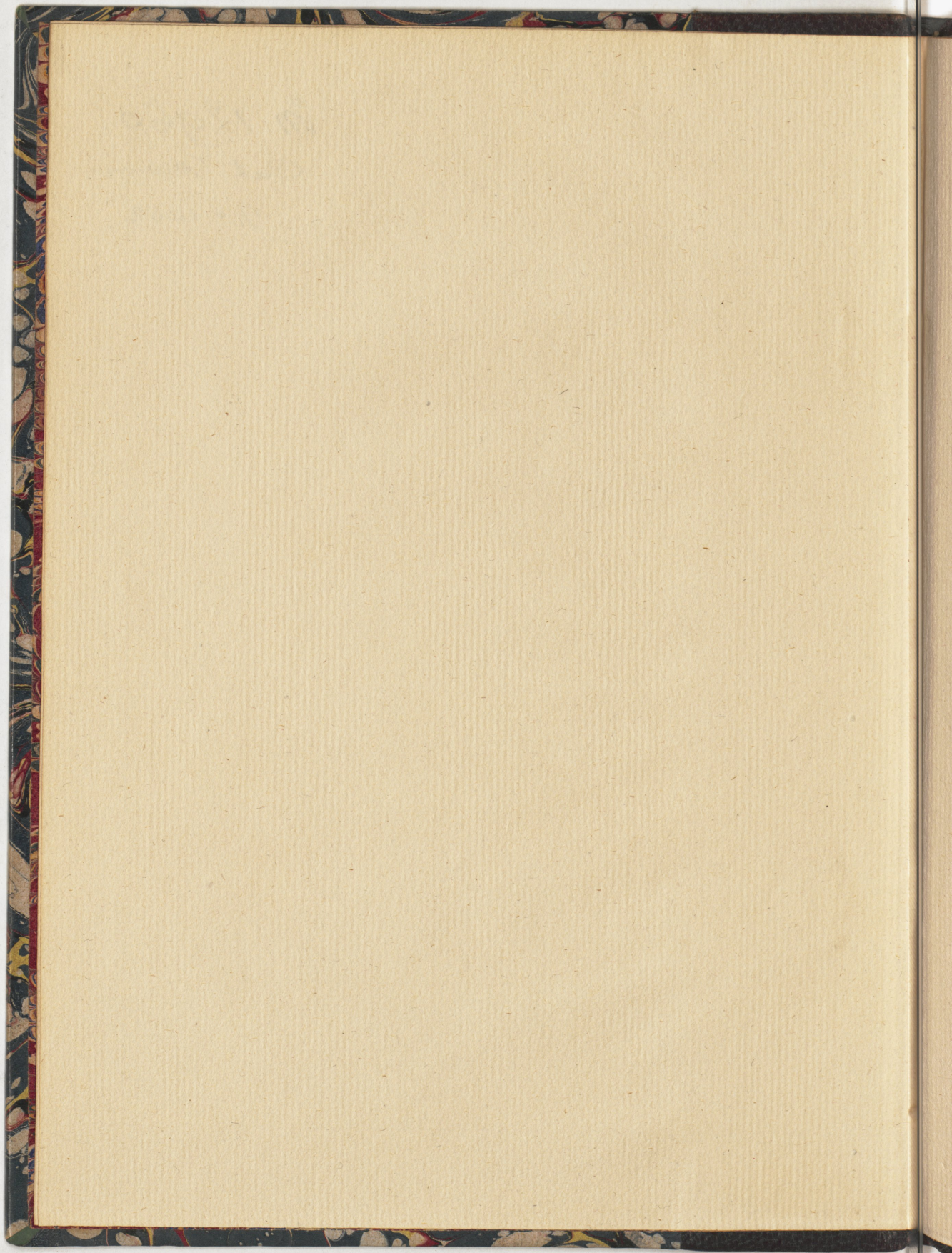




M. 12960.

Cat. Moreau,

n<sup>o</sup> 1452.





13

L E  
**FRONDEV**  
DES-INTERESSE.



---

M. DC. L.

69

L B

FRONDEUR

DESINTÉRESSÉ

---

M. DC. L.



L E  
**F R O N D E V R**  
 D E S - I N T E R E S S É .

**F**RONDE *qui trompant les mortels*  
 Te fais eriger des autels  
 Depuis la fatale iournée  
 Qui mit en diuorce nos Loix,  
 Et fist de la feste des Roys  
 Le plus triste iour de l'année.

*Fille du tumulte & du bruit*  
 Que le sort auenugle conduit  
 Je ne sçay sur quoy tu te fondes  
 Pour nous vouloir donner la Paix,  
 Tu ne la desiras iamais,  
 C'est pour la Guerre que tu frondes.

A ij

Tu fais comme les Matelos,  
 Et comme eux tu tournes le dos  
 Aux lieux où tu veux prendre terre,  
 La Paix n'est point ton element;  
 C'est un pretexte seulement  
 Qui te sert à faire la Guerre.

Par un industrieux abus  
 Tu nous augmentes les tribus  
 Que tu feints d'oster par les armes:  
 Qui te croit est bien innocent,  
 Vn escu nous en couste cent;  
 Voila le suiet de nos larmes.

Nous iettons des larmes de sang  
 De t'auoir esleuée au rang  
 De ceux que la gloire enuironne,  
 Et de voir que tes estendars  
 Depuis la Seyne soient espars  
 Iusqu'aux riués de la Garonne.

Germe de nos diuisions  
 Qui fais regner les passions  
 Iusques dans les Palais des Princes ;  
 Ton venin qui par tout s'essand,  
 Pire que celuy du Serpent,  
 Desole toutes nos Prouinces.

Ne croy pas pourtant que ta voix  
 Attire à toy les bons François,  
 Ny qu'une auengle obeissance  
 Mette iamais sous tes liens,  
 Ceux dont la fortune & les biens,  
 Dependent d'une autre Puissance.

Non, ce venin contagieux  
 Ne gaigne que les Factieux  
 Que le repos public ne touche,  
 Et qui par d'autres interests,  
 Qui ne sont plus guere secrets  
 Ont un cœur qui dément la bouche.

Mais, Fronde, à quoy sert ce discours,  
 Je parle à des gens qui sont sourds,  
 Pour m'entendre ils n'ont point d'oreilles:  
 Pleust au Ciel que tous ces frélons  
 N'eussent iamais eu d'aiguillons  
 Non plus que les roys des Abeilles.

Nous serions malgré tes supos  
 Dedans nos maisons en repos,  
 Et pourrions battre à la campagne  
 Les bleds que nous y auons mis,  
 Sans les voir prendre aux ennemis  
 Qui les moissonnent pour l'Espagne.

Quel estrange bouleuement!  
 On nous mange diuersement,  
 Par la Guerre & par la Maltôte;  
 Ce qui reste depuis dix ans  
 Du rauage des Partisans,  
 Tout d'un coup la Fronde nous l'oste.

Puis donc que ce foible secours  
 De nos maux entretient le cours,  
 Au lieu de leur fermer la porte;  
 Reuenons à nous, chers Frondeurs,  
 Temperons vn peu nos ardeurs,  
 Vn zele indiscret nous emporte.

Si dans les premiers mouuemens  
 On iugeoit des éuenemens,  
 Tous les hommes seroient bien sages;  
 Helas! qu'auons-nous entrepris,  
 Pouuions-nous iamais faire pis  
 Que d'exciter tous ces orages?

Estions-nous aux extremitex  
 Des dernieres calamitez,  
 Pour tenter vn remede extrefme;  
 Le malade qui veut mourir,  
 Par vn desespoir de guerir,  
 Agit ainsi contre luy-mesme.

PARIS, & les lieux d'alentour,  
 N'ont ny commerce ny labour,  
 Toutes choses sont déperies ;  
 L'Etat a perdu sa vigueur,  
 Il s'en va tomber en langueur,  
 Ses deux mamelles sont taries.

En quel abisme de malheurs  
 Nous precipitent nos chaleurs,  
 Le Peuple gemit, l'Etat souffre ;  
 Et dans nostre sousleuement  
 Nous voyons nostre abaissement,  
 Et tombons dans le mesme gouffre.

Ne soyons plus, amis Frondeurs,  
 Ny demandeurs ny deffendeurs,  
 Renonçons à nos guaranties ;  
 Et démeslons les differens  
 D'entre les Petits & les Grans,  
 Sans nous rendre iamais parties.

N'est-



N'est-ce pas un enchantement  
 De chercher du soulagement  
 Dans le desordre & dans la Guerre?  
 La Fronde desormais ne sert  
 Qu'à nous faire manger en vert  
 Tous les biens qui sont sur la terre.

Les pauvres qui meurent de faim  
 Demandent la Paix ou du pain:  
 Et ceux qui vivoient de leurs rentes,  
 Forcez par la nécessité,  
 Vendent ce qui leur est resté,  
 Et ne vivent que de leurs ventes.

L'Orgueil fait place à la pitié,  
 Tous biens sont réduits à moitié;  
 On voit fondre nos heritages,  
 Et peut-estre nos heritiers  
 Perdront sur nos biens les deux tiers  
 Avant qu'ils facent leurs partages.

B

La Fronde estoit bonne aux enfans  
 De certains Frondeurs triomphans,  
 Mais elle a ruyné les nostres ;  
 Tous les biens ne sont pas communs,  
 Ce qui peut profiter aux uns  
 Est souvent dommageable aux autres.

Depuis qu'on nous a des-unis  
 Nos Ports ont esté desgarnis,  
 La Famine a suiuy la Guerre,  
 Le Ciel a pleuré nos malheurs,  
 De l'abondance de ses pleurs  
 Il a quasi noyé la terre.

Ces gens qui faisoient les Tribuns,  
 Ces peres du Peuple importuns  
 Ont bien engendré des miseres ;  
 Iamais les enfans de Paris  
 Ne se virent si mal nourris  
 Que lors qu'ils eurent tant de peres.

*Les soins de ces Reformateurs  
 Qui veulent estre nos Tuteurs,  
 Ne sont point du tout suportables;  
 Sortons de cét aueuglement,  
 Car pour un faux Soulagement  
 Nous souffrons des maux veritables.*

*Grand Roy, des Roys le plus humain,  
 Le Remede est en vostre main,  
 Il est digne de vos pensées;  
 Vous pouuez sans bruit, sans esclat,  
 Terminer les maux de l'Estat  
 Par l'oubly des choses passées.*

*Reconciliez ces Esprits  
 Qu'un zele indiscret a surpris,  
 Bannissez loin d'eux le Diuorce;  
 La Douceur fait par ses apas  
 Ce que la Rigueur ne fait pas,  
 Et l'Amour enchaine la Force.*

*Frondeurs, autrefois si puissans,  
 Je vous voy desia languissans;  
 Vostre Fronde à demy destruite  
 Vous fait cognoistre que le fruit,  
 Que vostre grand zele a produit,  
 A bien trompé vostre conduite.*

*Il est permis de souhaiter  
 Vn Regne doux à supporter,  
 Mais tel qu'il est il le faut prendre;  
 Et s'il faut un temperament  
 A l'absolu Gouvernement,  
 C'est de Dieu qu'il le faut attendre.*

*Que s'il arriue quelquefois  
 Que des Ministres de nos Roys  
 Le Gouvernement soit trop rude,  
 Lors qu'ils en seront recherchez,  
 Recherchons en nous les pechez  
 Qui causent cette seruitude.*

Il est bien vray que les Impos  
 Qui nous consommoient iusqu'aux os,  
 Les Tailles & la Subsistance,  
 L'Emprunt des Maisons, les Toisez,  
 Les Estapes & les Aisez,  
 Ont deuoré nostre substance.

Mais le remede à nos trauaux  
 Est plus violent que nos maux,  
 Et cette frondeuze Vermine  
 Qui deffendoit nos bastions,  
 Nous couste douze millions,  
 Sans la Guerre & sans la Famine.

Ces gens que nous auons armex,  
 Pires que des loups affamez,  
 Ont enchery sur les pillages  
 De ces Sergens irreguliers,  
 Mangeurs de Peuple, Fuziliers,  
 Qui desertoient tous les vilages.

Calculons les frais des Conuois  
 Que nous ont fait durant trois mois  
 Les Soldats des portes cocheres,  
 Nous trouuerons que les Flamans,  
 Les Lorrains ny les Alemans,  
 N'ont point eu de troupes si cheres.

Hola donc, Frondeurs, c'est assez,  
 Contentons-nous des maux passez,  
 Et de nos miseres communes:  
 Remettons l'Estat en son poinct,  
 Nostre interest y sera ioinct,  
 Nous restablirons nos fortunes.

Autrement le temps s'escoulant,  
 Et le remede estant trop lent,  
 Nos maux se rendront incurables;  
 L'Estat penchant sur le costé  
 Nous mettra dans l'extremité,  
 Et nous serons tous miserables.

Tous les ordres seront confus,  
 Le dessous prendra le dessus  
 Par la porte ou par les fenestres,  
 Les Mutins & les Indiscrets  
 Entreront aux conseils secrets,  
 Et les Valets seront les Maistres.

Souuenex-vous, amis Frondeurs,  
 Que ces Mutins & ces Grondeurs  
 Qui vouloient forcer vos sufrages  
 Lors qu'on traualloit à la Paix,  
 Vous assiegeoient dans le Palais,  
 Et vous estouffoient aux passages.

Que ce douloureux souuenir  
 Vous detache pour l'auenir  
 De cette iniuste Populace,  
 Qui n'aymant au Gouvernement  
 Que la nouveauté seulement,  
 Des meilleures choses se lasse.

Fuyez donc ces Seditieux,  
 Ces Mutins & ces Factieux,  
 Laissez la Fronde à ces Canailles;  
 Et pour euter tant de maux  
 N'enfermez pas vos Generaux  
 Vne autre fois dans vos murailles.

Pour vous dont les pieux desseins  
 Vous font reuerer comme Saincts,  
 Je n'entends pas bien vos mysteres;  
 Mais sans penetrer dans le fons  
 Si les motifs en estoient bons,  
 Les effets estoient bien contraires.

Je n'oze appeler attentat  
 Vostre grand zele pour l'Estat;  
 Voulant nous tirer de souffrance  
 Vous ne iugiez pas que ce vœu  
 Pourroit vn iour mettre le feu  
 Dans les quatre coins de la France.

L'Estat



L'Etat comme le diamant  
 Diminuë en le reformant,  
 Pour le trop polir on l'empire;  
 Quand vous reformez cët Estat  
 Vous diminuez son esclat,  
 Et la gloire de cët Empire.

Nous respectons vostre suport,  
 Mais puis que vous estes au Port  
 Où toutes les Graces arriuent,  
 Permettez-nous de prier Dieu,  
 Que ce Port ne soit pas le lieu  
 D'où nos calamitez deriuent.

Que nous puissions voir desormais  
 Regner la Iustice & la Paix,  
 Que ces deux Graces s'entrebaisent;  
 Et que suiuant d'un cœur loyal  
 La voix du Prophete Royal,  
 Toutes ces tempestes s'appaisent.



*Qu'à l'auenir mieux aduisez,*  
*Nous ne soyons plus diuisez,*  
*Mais que chassant de bonne sorte*  
*Ce monstre de Diuision,*  
*L'Etat & la Religion*  
*Pour iamais luy ferment la porte.*

*Que Dieu nous face moissonner*  
*La Paix que luy seul peut donner,*  
*Et qu'il l'a rappelle en ce monde :*  
*Que pour comble de nos soubais*  
*Nous puissions trouuer cette Paix*  
*Dedans le tombeau de la Fronde.*

*Qu'enfin cette sainte Vrion*  
*Bannisse la Confusion*  
*Qui fait les discordes ciuiles ;*  
*Que PARIS soit comme autrefois*  
*La bonne ville de nos Roys,*  
*Et la Reyne des bonnes Villes.*

F I N.

